



Culture & Savoirs



La déforestation narrée par Bibhouthi Bhoushan Banerji reste une question cruellement d'actualité. Ami Vitale/Panos-Réa

LITTÉRATURE

Un roman écologique écrit dans l'Inde des années 1930

On réédite *De la forêt*, de Banerji, qui inspira le cinéaste Satyajit Ray et qui explore avec amour un monde sauvage, l'existence tragique des paysans et la nature mutilée.

DE LA FORÊT

Bibhouthi Bhoushan Banerji, traduit du bengali (Inde)
et présenté par France Bhattacharya
Editions Zulma, 299 pages, 22 euros

Ce roman a été écrit entre 1937 et 1939 par l'auteur de *Pather Panchali*, connu en français sous le titre *La Complainte du sentier*. En 1950, Satyajit Ray en fit un film qui lui valut une renommée mondiale.

Bibhouthi Bhoushan Banerji (1894-1950) est aujourd'hui salué comme l'un des grands écrivains bengalis du XX^e siècle. *De la forêt*, grand récit écologique, est largement autobiographique. Né dans l'ouest du Bengale, Banerji grandit au sein d'une famille de brahmanes désargentés. Son père va de village en village réciter le *Ramayana* et le *Mahabharata*, les deux grandes épopées sanskrites de la mythologie hindoue. Orphelin à 17 ans, contraint d'interrompre ses études de philosophie, le jeune homme quitte définitivement la ville à la mort de sa mère, pour devenir instituteur à la campagne. Il obtient un poste de régisseur adjoint dans un vaste domaine forestier dans le Bihar (nord-est de l'Inde), non loin des contreforts de l'Himalaya.

Trois ans de « solitude boisée »

Dans *De la forêt*, il narre l'existence d'un chômeur de Calcutta, pauvre mais éduqué, devenu l'administrateur respecté (on le surnomme « manager Babu ») qui distribue à des fermiers sans le sou de vastes espaces en friche. Il collecte les taxes, rend la justice, tranche les litiges. Il parcourt à cheval d'immenses étendues boisées. Habitué à la grande ville, plutôt mondain et raffiné, ayant fréquenté bibliothèques, théâtres et cinémas, il se heurte à la réalité de la jungle inhospitalière. Il tombe

sous le charme de cette « solitude boisée », exubérante et rude, faite de tamaris sauvages, de savane d'herbes de kans, de jujubiers en rangs serrés, d'acacias, d'épineux et de cours d'eau cachés. La faune l'exalte : buffles sauvages, antilopes gracieuses, tigres, ours, serpents... Il côtoie des êtres miséreux, nourris toute l'année de farine de lentilles ou de maïs. Le riz est un luxe. Cela donne des dizaines de portraits brossés en deux ou trois signes distinctifs : la femme pauvre et sa

ribambelle d'enfants affamés, l'adolescent qui semble « un Krishna du théâtre populaire », les ascètes immobiles au chignon emmêlé, le gardien qui rêve de posséder une casserole en métal, le brahmane dont les richesses tiennent dans un petit sac, la veuve hors caste parce que fille d'une chanteuse, l'usurier ruiné par sa générosité... Le charme envoûtant des grands espaces, la touchante humilité des habitants, le mystère entêtant des nuits de pleine lune agit à la longue sur le héros, qui passe là trois années qui le marqueront à jamais.

Des anecdotes parlantes peuplent ce texte inclassable. Il y a par exemple ce jour de la mi-avril où, en pleine canicule, sous un ciel de cuivre figé, le jeune homme surprend des serpents de toutes tailles et des buffles sauvages venus s'abreuver de concert dans la même mare. Le narrateur finira par haïr son emploi, qui consiste à défricher la forêt, fonder des villages et exploiter des terres demeurées vierges des siècles durant. Au bout de trois ans, « l'ancienne forêt avait complètement disparu. La nature qui, dans la solitude et le secret, avait depuis si longtemps fabriqué ces frondaisons, ces plantes grimpances et ces arbustes, ce lieu de rêve, avait vu tout couper sans merci ». À la place poussent des bidonvilles. L'expérience de la forêt marquera de son sceau l'auteur de ce texte admirable, d'une si vibrante actualité. ●

M. S.

LA COUVERTURE DU LIVRE A ÉTÉ CONÇUE À PARTIR D'UNE CRÉATION DE ROSHNI VYAM, DE L'ETHNIE GOND, ISSUE DU MADHYA PRADESH, AU CENTRE DE L'INDE.